

# jeune femme au luth

---

Katharine Weber

---







jeune femme  
au luth

*Ce livre n'existerait pas sans J. T.*

Titre d'origine: *The Music Lesson*, © Katharine Weber, 1999  
© Les Éditions du Sonneur, 2008, pour la traduction française  
ISBN: 978-2-37385-210-3  
Dépôt légal: avril 2021  
Conception graphique: Sandrine Duveillier  
Photo de couverture: © Patryk Kośmider, 123RF  
Relecture typographique: Gilles Minot

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

# jeune femme au luth

---

Katharine Weber

---

Traduction de l'anglais (États-Unis)  
de Moea Durieux





POUR MA MÈRE, QUI AIME LES MOTS.



## Note de l'auteur au lecteur

---

*Dans un roman, la part de la fiction ne se limite pas forcément aux personnages et à l'intrigue. Personne n'a pu voir le tableau de Vermeer dont il est question dans ce roman, car il n'existe pas. Celui qui se trouve à Buckingham Palace est complètement différent et jamais, que je sache, il n'a fait l'objet d'un chantage avec demande de rançon. Il y a bien eu une exposition Vermeer au Mauritshuis de La Haye, mais elle ne s'est pas tenue en janvier. Écrire à propos de mes voisins serait d'une grande impolitesse et je m'en suis gardée. Il n'existe aucun village du West Cork appelé Ballyroe, mais s'il y en avait un, il pourrait être proche de celui d'Ardfield. Je ne connais aucune formation dissidente de l'IRA baptisée IRLO, Organe de libération de la République irlandaise.*



*Il souffrait de ne pas savoir exactement ce que signifiait la politique  
et de ne pas savoir où situer les confins de l'univers.*

JAMES JOYCE, *PORTRAIT DE L'ARTISTE EN JEUNE HOMME*



19 janvier, pluvieux

---

Elle est belle. Rien au monde, absolument rien, n'est plus intéressant à étudier qu'un visage. Son regard me fascine, m'aimante, me tient prisonnière.

Il fait froid, sombre, humide. Pourquoi suis-je ici? Pour quoi faire? Dans ces journées si courtes de janvier, la campagne entière, avec ses moutons, ses cochons, ses vaches semble plongée dans un désespoir hivernal. Le vent coupant, glacé, souffle jusque dans mes os. Je me demande par moments si j'arriverai un jour à me réchauffer.

Je regarde mon visage dans le miroir et il me paraît lointain, flou, moins réel que le sien.



Je rentre à l'instant de chez O'Mahoney, la boutique la plus proche, six kilomètres aller-retour sous une pluie battante. J'y ai acheté de l'épicerie, un journal, et ce livre de comptes (le seul carnet qu'il avait en rayon) où je retranscris mot pour

mot la conversation que je viens d'avoir avec M. O'Mahoney, la première de la journée :

– Avec cette haie de fuchsias qui a envahi le carrefour, que le conseil du comté devait faire tailler en septembre, mais c'est toujours pas fait, allez savoir pourquoi, peut-être qu'y sont plus occupés à couper les crédits qu'à tailler les fuchsias, vous avez failli vous trouver nez à nez avec la camionnette du boulanger qui arrivait à fond de train. Méfiez-vous, Mademoiselle, elle est dangereuse, cette route, vous avez bien failli y passer, là. Je regardais par la vitrine, juste un petit coup d'œil pour savoir s'il y avait une chance que la pluie s'arrête, mais non, pas la moindre. Vous avez pas trop peur, toute seule dans ce cottage, avec personne à qui parler que le fantôme du vieux Denny? Vous allez pas tarder à nous quitter, j'imagine? Vous avez loué pour deux semaines, c'est bien ça? C'est Willy, le facteur, qui me l'a dit hier. Il avait une lettre pour vous, des États-Unis. Vous l'avez bien eue, j'espère? Il allait chez vous quand on s'est croisés à côté de l'église, et plus tard, quand je l'ai revu, il m'a dit que vous étiez absente, alors il avait posé la lettre sur une chaise. Je crois bien qu'il a dit une chaise, mais c'était peut-être pas une chaise, peut-être un tabouret, l'escabeau derrière la porte où le vieux Denny enlevait ses bottes. Vous en avez pas assez d'être toute seule avec vous-même? Janvier, c'est pas un mois pour les touristes. Alors là, pas du tout. Revenez en mai. Voilà la bonne saison. Revenez quand l'air est doux. C'est ça. Un dimanche après la messe, quand l'air est doux, et vous irez faire un petit tour. Ma sœur

et moi on aime bien prendre une couverture contre l'humidité, des sandwiches, et on boit notre thé au soleil dans la prairie de notre cousin John, sur la falaise, tranquillement, dans l'herbe tendre et épaisse. Ça vaudrait beaucoup mieux pour vous, croyez-moi.

– Merci, M. O'Mahoney, tout va très bien pour moi. Avez-vous encore de ce fromage de Wexford ?

– Non, pas une miette. Le petit morceau que vous avez eu, c'était un reste de Noël et j'étais bien content de vous le vendre. J'en recevrai pas d'autre avant les mois d'été. Les gens d'ici, ça les intéresse pas ce genre de gourmandise. C'est pendant la saison touristique qu'on trouve les produits haut de gamme que les personnes comme vous ont envie de s'offrir. Pendant la saison touristique. Qui n'est pas cette saison-ci, au cas où vous l'auriez pas remarqué.

Je n'ai pas encore compris si Kieran O'Mahoney, avec son sourire en biais qui n'a rien d'un sourire, me porte un intérêt particulier, s'il éprouve une vague hostilité pour les touristes américains ou si le flot de son bavardage inquisiteur est juste sa façon de parler par une grise journée de janvier. Je n'ai pas compris non plus à quel moment il reprend sa respiration.

La deuxième et dernière boutique de Ballyroe est de l'autre côté de la rue, plus loin, au bout du village. Encore plus mal fournie : quelques rayonnages poussiéreux de haricots en conserve, d'obscurités de produits de nettoyage, d'éditions de poche fatiguées de livres de Maeve Binchy et de papier tue-mouches de l'été dernier.

Je suis fidèle à O'Mahoney. Comme si c'était important, comme si j'avais toujours vécu ici et comptais y finir mes jours, je marque ma préférence. Je ne fréquente pas l'autre boutique, chez Dunne. Je leur refuse ma clientèle.

La propriétaire, Annie Dunne, est une fouineuse avec deux fois moins de charme que Kieran O'Mahoney, mais deux fois plus d'énergie pour poser des questions insidieuses, lourdes de sous-entendus. À vue de nez, elle a entre quarante et soixante ans. De loin, une pâleur de teint propre aux Irlandais lui donne assez bonne apparence. De près, avec son œil glacé, sa peau de nonne sans âge, sillonnée de petites rides, le dessin cruel de ses lèvres, elle me fait froid dans le dos.

Perchée sur un haut tabouret derrière son tiroir-caisse, face à la vitrine, elle a l'œil sur tout le village. Je suis sûre qu'elle comptabilise mes visites à O'Mahoney. Elle a malheureusement le don de faire des scones savoureux, qu'elle dispose dans une corbeille posée sur son comptoir à côté d'un tas de petites boîtes en bois contenant des rayons de miel de ses ruches.

Certains jours de pluie lancinante, hésitant à rentrer chez moi, j'ai cédé deux ou trois fois à la tentation, me persuadant que je n'offrais pas ma clientèle à Annie Dunne, mais que j'achetais juste quelques scones. Et du miel, la première fois. Je me suis dit dès ce jour-là que je n'y retournerais plus. Annie se montre aimable, mais elle dégage quelque chose de sinistre. Elle serait tout à fait capable, par pur plaisir sadique, de préparer à mon intention des scones pleins de punaises.

Ce n'est pas pour donner raison à Kieran O'Mahoney, mais je suis d'évidence la seule touriste, comme il dit. Il y a peu de gens ici qui sortent de l'ordinaire. Ballyroe n'a qu'une soixantaine d'habitants permanents, pratiquement pas d'enfants (ce qui me va tout à fait), et aujourd'hui, comme chaque jour ou presque, je n'ai pas croisé une seule voiture sur les trois kilomètres de la route en lacets qui mène à Gortbreac Cove, au-dessus de laquelle est perché mon cottage. Marchant sous la pluie battante, portant mon sac à provisions dont les fines anses scient mes doigts engourdis à travers mes gants détrempés, je me suis demandé pourquoi, que j'aie au village ou que j'en revienne, j'ai toujours l'impression de grimper.

Les poches de l'imperméable que j'ai acheté la semaine dernière chez M. O'Mahoney – il se cachait au fond de la boutique, sur l'étagère du bas, enveloppé d'un film en plastique transparent, au milieu d'un assortiment hétéroclite d'objets (tuyau de fourneau noirci, thermomètre géant pour brebis, pièces de rechange extraterrestres pour machine à traire), m'attendant depuis si longtemps que son prix était en anciens shillings, et Kieran me l'a laissé pour quatre livres – les poches, donc, de cet imperméable étaient déjà pleines d'eau à mi-parcours. En rentrant, j'ai mis mes vêtements à sécher dans le cagibi près de la porte.

Quand on a marché sous la pluie irlandaise avec un imperméable irlandais qui prend l'eau, recouvrant un chandail irlandais, qui recouvre lui-même une chemise de flanelle et un jean, on se sent encore plus mouillé que nu sous la douche.

Je me suis changée. Assise devant la cheminée, un bol de thé et des biscuits au chocolat à portée de main, les pieds sur l'ardoise chaude du foyer, je fais sécher mes chaussures, ainsi qu'un billet froissé de dix livres trouvé dans la poche de mon jean.

Je ne me plains pas. Je suis heureuse ici. En quarante et un ans, je n'avais jamais connu un tel manque de confort matériel, mais je n'avais pas éprouvé depuis longtemps un tel bien-être. Je suis chez moi dans ce pays perdu, sauvage. J'y suis venue poussée par un engagement passionnel. Pour la première fois depuis tant d'années, je me réveille chaque matin en ayant quelque chose à faire. Contrairement à ce que pense le village, je ne suis jamais seule. Elle est là. Et c'est pour ça que je suis là.

Tout ce que je croyais savoir du reste de ma vie a volé en éclats ces deux derniers mois.

J'étais dans une latence angoissante. Comment suis-je arrivée, si vite, à modifier si complètement mon existence, et sur tant de plans ?

Elle est là. J'ai du mal à y croire après toute cette attente. Rien d'autre à faire désormais que guetter un signe de Mickey. Je suis au point mort, immobile, hors du temps, comme dans l'œil d'un cyclone quand le soleil perce pour un bref instant. Mais je ne suis pas encore saine et sauve, car la fin de la tornade est en route. Qu'ai-je fait ?

Je prends ces notes pour moi seule. Non. Je ne peux pas dire ça. J'imagine bien sûr que quelqu'un les lira un jour. Je dis : pour moi seule, car elles n'ont rien à voir avec ces manuscrits de roman que les gens cachent dans un tiroir en affirmant bien haut qu'ils se moquent de savoir s'ils seront lus ou non. Je suis convaincue que ceux qui le font – et j'en ai connu – n'ont aucune confiance dans leur talent d'écrivain, savent que leur roman est raté, qu'ils n'ont pas su dénouer leur intrigue, pas compris de quoi il s'agissait, peut-être même n'avaient-ils rien à raconter. Leur véritable intrigue, c'est le manuscrit caché dans le tiroir.

Mon intrigue, c'est ce qui est, sans aucune ambition littéraire. Je ne pense pas du tout être un écrivain. Je ne me demande pas si les mots que j'emploie sont ceux qu'il faut employer. Mon esprit est beaucoup plus près du monde visuel. Je suis une historienne de l'art, dotée d'un certain talent d'écriture, capable de décrire sans fioritures. Voilà tout.

Mon seul désir, en tant qu'historienne de l'art, est de noter ce qui se passe, de dresser une liste précise des faits, de rédiger un rapport de spécialiste. Il m'est impossible, en toute logique, d'être totalement objective – j'en fais partie – mais, par nature et par formation, je m'oblige à essayer. Est-ce présomptueux de penser que mes observations, mes explications ont suffisamment d'importance pour que le monde en soit informé ?

Je ne veux pas que ce texte soit découvert de mon vivant. Il est d'ailleurs possible que je sente un jour la nécessité de le

détruire – dès la semaine prochaine, qui sait? Si je crois malgré tout raisonnable de penser qu'il me survivra, au moment où ceux qu'il peut intéresser le liront, les événements que je rapporte auront trouvé leur dénouement, quel qu'il soit.

Je m'appelle Patricia Dolan. C'est un nom irlandais, ce que les gens d'ici ne cessent de me faire remarquer, comme si, étant américaine, l'origine de mes ancêtres m'était obligatoirement indifférente et ma présence ici pure coïncidence. C'est le rôle que je joue, avec une certaine réticence : l'aimable touriste américaine sans l'ombre d'une curiosité ou d'une notion historique. Les Irlandais sont fascinés par le manque d'intérêt que porte l'Américain moyen à son histoire et à ce qui s'y rapporte. J'entends par là l'amnésie culturelle qu'ont la plupart des Américains concernant leur histoire familiale.

Les États-Unis sont une nation prétentieuse, aux racines incertaines. Ce qui a précédé la naissance de notre mémoire collective ne présente aucun intérêt pour la plupart des personnes que je connais. Nous sommes heureux de vivre dans nos maisons neuves, nos meubles neufs, dans les rues neuves de nos banlieues neuves. Tout est jetable, tout est remplaçable. L'histoire familiale paraît hors de propos dans notre monde neuf, au-delà d'une simple identification de l'origine qui n'a elle-même qu'une réalité assez floue aux yeux des gens. Je me souviens qu'un garçon au lycée avait soutenu à notre professeur d'histoire qu'il était « mi-italien, mi-polonais, mi-anglais, mi-allemand, un quart suédois ». Je pense que si

nous sommes si nombreux à être déconnectés de nos histoires, c'est en partie parce qu'elles se sont déroulées ailleurs. Pour nous, le passé est un pays lointain, sur l'autre bord de l'océan.

En quoi puis-je donc intéresser les gens du village ? En presque rien, j'espère. Tout le monde ici a rencontré, j'imagine, quantité de touristes américains portant un nom irlandais qu'ils sont incapables de prononcer correctement et ne sachant même pas précisément de quel coin du pays leurs ancêtres ont émigré voici deux ou trois générations. Ces touristes sont loin d'imaginer la façon dont l'histoire se poursuit aujourd'hui dans les six comtés du Nord.

Ils ne se soucient pas de comprendre comment c'était il y a quelques centaines d'années ; encore moins ces deux dernières décennies. Ils viennent en Irlande pour s'amuser dans les pubs, admirer les paysages, s'offrir de beaux chandails et rapporter en souvenir une canne sculptée ou des verres en cristal de Waterford. Ils ignorent ce qui se passe. Voilà ce que les habitants de Ballyroe pensent de moi.

Mais moi, je sais ce qui se passe. Cela ne va pas sans ironie. Je suis pour la première fois en Irlande, au cœur même de mes racines familiales, les Dolan, les O'Driscoll, et au lieu d'ouvrir grand les bras pour serrer mes parents sur mon cœur – tous les fermiers des environs peut-être –, je suis obligée de me taire et de me cacher, déguisée en touriste ordinaire.

J'ai l'impression que ma vie tout entière n'a été qu'une longue préparation à ce que je suis en train de faire. Mais je dois

jouer profil bas. Éviter notamment les pubs du village, où je n'ai d'ailleurs aucune envie d'entrer. Tous les trois sont sinistres, hostiles aux étrangers, avec leurs fenêtres aveuglées de lourds rideaux, comme pour se préparer à un exercice anti-aérien. De toute façon, je ne bois pas, je n'ai aucun goût pour les bavardages, et comme je ne vais pas à la messe, je ne participe en rien à la vie locale. D'après Mickey, une femme seule, ici, est sans doute l'objet de toutes sortes de spéculations, et je dois éviter de donner du grain à moudre. L'imagination des Irlandais se met très vite en branle dès qu'il s'agit d'inventer des histoires concernant les gens et la situation où ils se trouvent.

Je suis à l'écoute du tumulte incessant des vagues. Je suis comme fascinée par la ligne immobile, au ras de l'horizon, d'où s'élève le ciel. Je me laisse bercer par l'ondulation des prairies qui transforme le paysage en un immense couvre-lit vert chiffonné. Je ne pensais pas que j'éprouverais encore des émotions aussi intenses. Je pensais bien avoir encore des choses à vivre, des objectifs à atteindre, mais je me croyais incapable d'être bouleversée de nouveau à ce point. Je croyais que mes blessures s'étaient refermées, qu'elles étaient devenues d'épaisses cicatrices engourdies.

Elle, elle est incongrue ici. Mais le contraste entre son élégance et cet environnement élémentaire n'a rien de choquant, car son intemporelle sérénité transcende tout le reste.



Achévé d'imprimer en mars 2021,  
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery,  
58500 Clamecy.  
Numéro d'imprimeur :

Cet ouvrage est imprimé, pour la couverture,  
sur du Munken Polar Rough 300 g  
et, pour l'intérieur, sur papier bouffant Munken Print White 90 g,  
provenant de la gestion durable des forêts.